

2. NEUF IMPÉRATIFS DES SCIENCES QUI CLASSIFIENT LES GENS

Nous avons distribué un abrégé du résumé du cours *façonner les gens* de 2002. Il inclut de brèves descriptions des cas que nous avons étudiés, et sur lesquels nous ne reviendrons pas en détail cette année.

Mardi dernier, j'ai récapitulé les premières étapes de mon parcours sur le projet que j'ai intitulé « façonner les gens ». J'ai rappelé que ce qui m'a poussé à me lancer dans ces réflexions, ce sont trois histoires assez frappantes. J'en ai évoqué deux. La première concerne Pierre Janet et Adrienne, qui m'ont conduit jusqu'aux personnalités multiples américaines apparues un siècle plus tard. La deuxième histoire concerne les perversions. Je n'ai pas encore parlé de la troisième histoire. Je l'ai rencontrée en examinant le recensement des individus et des emplois au dix-neuvième siècle. Mon intérêt pour ce recensement dérive de mes recherches sur l'histoire de la statistique, dont le but était de comprendre la transformation d'un monde réglé par la dure loi de la nécessité – le monde des déterministes – en un monde de hasard, un monde aléatoire. J'ai traité de ces thèmes dans mon livre de 1990, *The Taming of Chance, (La domestication du hasard)*. Les recensements, avec leur énumération des gens selon des catégories, participent de ce processus.

1 Récapitulation (suite). Le recensement

Pour faire un recensement il faut classer les individus qui composent une population. Au début des recensements, on se contentait de compter le nombre de gens vivant dans un endroit, en notant leur sexe, leur état civil, en mentionnant s'il s'agissait d'enfants, d'adultes ou de personnes âgées, en signalant en particulier les hommes aptes au service militaire. On retenait donc les informations les plus évidentes relevant de classifications bien établies. La statistique, dans le sens originel du mot¹, renvoie à la connaissance de l'État, de son potentiel et de sa puissance. La richesse nationale. De plus en plus, les administrateurs et leurs statisticiens veulent des informations, par exemple, sur l'activité de production et de fabrication de leurs administrés. Ces activités ont beaucoup changé pendant et après l'ère napoléonienne.

La France a connu deux révolutions, l'une, politique, en 1789, et l'autre, industrielle, qui commence un peu plus tard. L'Angleterre n'a pas vécu de révolution politique aussi abrupte, mais elle a connu une évolution sociale et une révolution industrielle plus soudaine, et antérieure à celle qui s'est produite en France. Ces évolutions et révolutions ont eu des effets profonds sur les classes sociales et les types de travail, et donc aussi sur les types d'ouvriers.

La révolution politique a endommagé la structure assez rigide et claire des classes sociales de l'ancien régime. Et la révolution industrielle a créé des dizaines d'activités

¹ Cf. le *Robert historique* : « du latin moderne *statisticus* « relatif à l'Etat » (1672), formé à partir de l'italien *statistica* (1633), dérivé de *statista* « homme d'Etat », lui-même ... du latin classique *status* (état). ... En Angleterre, *Political arithmetic* fut employé au XVII^e s., avant *statistics* (1798). Le mot a d'abord désigné l'étude méthodique des faits sociaux qui définissent un Etat, par des procédés numériques : dénombrements, inventaires chiffrés, recensements, etc. ; ... Le passage de cette valeur au sens moderne, à l'époque où le mot devient aussi adjectif (1792), s'effectue d'abord en Angleterre pour *statistics* chez Sir J. Sinclair (1798) ; *statistique* prend ensuite le sens d'« ensemble de techniques d'interprétation mathématique appliquées à des phénomènes », notamment les faits sociaux, pour lesquels une étude exhaustive de tous les facteurs est impossible...

nouvelles et de nouveaux métiers en pleine évolution. Souvent, il n'existe pas de noms précis ni de critères distincts, pour ces nouvelles classes et ces nouveaux métiers. C'est aux fonctionnaires qu'il revient de définir les classes importantes et significatives dans l'économie, d'établir leurs noms, et les critères d'application de ces noms. Même situation dans les bureaux qui commencent à réguler les conditions de travail dans les mines, les usines, et, avec le temps, les chemins des fers, les paquebots, etc. À partir de quel âge permet-on aux enfants de travailler dans les mines ? Combien d'heures peuvent-ils passer au fond ? Quels métiers leurs sont ouverts dans les usines ? Lesquels sont ouverts aux femmes ? Pour rédiger leurs rapports, les fonctionnaires de l'état doivent créer des noms pour les métiers des travailleurs et des travailleuses. Quelquefois, les noms sont déjà établis; le plus souvent, les inspecteurs s'en remettent aux propriétaires des mines ou des usines, et leur demandent de clarifier les distinctions entre les différents types de travail. Rappelons que la division du travail comme système de production commence au début de la révolution industrielle. C'est un thème capital pour Adam Smith, dans *La richesse des nations*, paru en 1776.²

Quand j'ai fait mes recherches sur ce sujet, je fréquentais l'ancienne et merveilleuse Bibliothèque du British Museum, remplacée depuis, comme la Bibliothèque nationale, par un grand bâtiment moderne et fonctionnel (?), mais qui n'a pas le même charme. Là, j'ai parcouru les rapports établis par le corps des inspecteurs des usines, le *factory inspectorate*. L'idée m'est venue que dans cette même grande salle, peut-être dans le même fauteuil de cuir, Karl Marx avait feuilleté les mêmes documents officiels. Et j'ai pensé qu'il était bien possible que les inspecteurs des usines aient eu plus d'influence sur les classes ouvrières britanniques que Karl Marx ; pas simplement pour la régulation des conditions de travail, mais aussi pour la création ou du moins la consolidation permanente des noms des métiers, qui sont des outils intellectuels nécessaires pour penser l'organisation du travail. Et les ouvriers ont intériorisé les noms de leurs métiers, qui sont aussi devenus les noms des premiers syndicats industriels.

Mais les ouvriers ne sont pas des pions qui acceptent le discours des fonctionnaires et des patrons. Ici je voudrais évoquer ce que Michel de Certeau a nommé « l'antidiscipline », les microrésistances « cachées chez les gens ordinaires, et [qui] par là déplacent les frontières véritables de l'emprise des pouvoirs sur la foule anonyme ».³ Une analyse plus sociologique que la mienne ne devrait pas se contenter de répertorier les noms officiels. Il faut écouter l'usage que font les ouvriers eux-mêmes des noms de métiers.

Je n'ai pas poursuivi ces enquêtes parce qu'en même temps, mais de façon indépendante, Alain Desrosières, un spécialiste des statistiques, a eu la même idée. En tant que chercheur à l'INSEE, il disposait de beaucoup plus de ressources que moi, en particulier pour les recensements. Je considère son livre, *La Politique des grands nombres*, entre autres choses, comme une étude sur une manière de façonner les gens, dont les acteurs sont les bureaux de recensement et d'autres organismes publics ou para-publics.⁴

Je pense qu'il va de soi que cette politique de grands nombres est un aspect de ce que Michel Foucault a dénommé la biopolitique : « la manière dont on a essayé, depuis le XVIII^e siècle, de rationaliser les problèmes posés à la pratique gouvernementale par les phénomènes

² Titre original : *An inquiry into the nature and causes of the wealth of nations* (Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations).

³ Cf. l'introduction (« Histoire d'une recherche ») de Luce Giard à *L'Invention du quotidien. 1. Arts de faire* de Michel de Certeau ; Gallimard, folio essais, 1990, p. XIII.

⁴ Alain Desrosières, *La politique des grands nombres, histoire de la raison statistique*, La Découverte, 1993. Voir aussi Alain Desrosières et Laurent Thévenot, *Les Catégories socioprofessionnelles*, la Découverte, 1988.

propres à un ensemble de vivants constitués en population : santé, hygiène, natalité, longévité, races... ».⁵

Je n'ai pas poursuivi ces recherches, mais l'histoire du recensement et du corps des inspecteurs des usines a été très importante dans la première phase du projet sur « façonner les gens ». Je l'ai mentionnée parce qu'elle permet de répondre à une critique de mon projet. C'est évident si l'on considère ma liste d'exemples : les personnalités multiples, la perversion, les abus commis sur les enfants, l'obésité, l'autisme, le suicide, et d'autres exemples dont j'ai parlé dans le cours de 2002, comme le seuil de pauvreté et la classification des criminels. Sans compter l'exemple le plus bizarre, qui concerne *l'amputisme*, le désir d'être amputé.

Dans la terminologie commune à plusieurs écoles de sociologie, en particulier l'école de Chicago, ce sont tous des *déviants*. Dans la langue du dix-neuvième siècle, celle de Victor Hugo, ce sont *les misérables*. Devrais-je donc rebaptiser ce cours « Façonner les déviants » ? Cette critique n'est pas dénuée de pertinence, et j'y reviendrai plus tard, si la chance me sourit (!). Mais on peut d'ores et déjà la désarmer en observant que les catégories de gens énumérés par le recensement ne se limitent pas aux déviants ou aux misérables. J'ajoute que, dans le cours de 2002, j'ai pris aussi l'exemple du génie. Or le génie, en général, apparaît davantage comme un cadeau des dieux que comme un fléau. Mais cet exemple n'est pas totalement dénué d'ambiguïté. Derrière le génie, en filigrane ou en palimpseste, apparaît la folie. Elle est présente déjà chez les grecs. Elle fleurit vers la fin du dix-neuvième siècle, lorsque des psychiatres italiens et français soutiennent que le génie est une forme de la folie. Émile Zola, au moment où l'on voyait en lui le type du génie, s'est soumis à un examen très poussé mené par un psychiatre pour déterminer s'il était fou. Conclusion ? Probablement.

2 Les noms

J'ai expliqué qu'on avait introduit de nouveaux noms pour désigner de nouvelles formes de travail, de nouveaux métiers, de nouvelles classes sociales. C'est peut-être une simplification excessive, mais ne sous-estimons pas le pouvoir des mots et la magie des noms. Je ne parle pas d'un mythe qui se serait bâti autour de la « pensée sauvage », mais de la puissance – étonnante et un peu merveilleuse – des noms dans notre propre civilisation. Donnez un qualificatif commun à quelqu'un, laid ou beau, et il peut devenir laid ou beau. La conscience de ce fait banal transparaît dans la remarque de Nietzsche, que *le nom des choses* importe infiniment plus que ce qu'elles sont. Dans l'aphorisme de Nietzsche, on ne trouve pas exactement *le constat* que les noms sont plus importants que les choses. Nietzsche pose un problème plutôt qu'un constat. Le rapport paradoxal entre les noms et les choses lui cause « la plus grande difficulté ». La difficulté, dit-il, est de s'en « rendre compte ». Les rapports entre les noms des types de gens, et les gens, sont pour nous aussi une très grande difficulté. En principe, en bons positivistes consciencieux, nous disons que les choses sont plus importantes que leurs noms, mais nous devons admettre – avec parfois une certaine

⁵ Michel Foucault a introduit les mots « bio-pouvoir », ainsi que « bio-politique et anatomo-politique » dans *La volonté de savoir*, 1976, p. 185. Le titre de son cours au Collège de France 1978-1979 était *Naissance de la biopolitique*. « Le thème retenu était donc la « biopolitique ». » Cf. *Annuaire du Collège de France, 79^e année ; Dits et écrits* no. 274. Le cours vient d'être publié : *Naissance de la Biopolitique. Cours au Collège de France (1978-1979)*, Haute Étude, Gallimard, Seuil ; Paris 2004. Le cours est devenu un cours sur le libéralisme, qu'il avait conçu sous le titre général de biopolitique. « Si la chance me sourit, on arrivera au problème de la biopolitique », p. 80. La chance ne lui a pas souri. Voir la remarque de François Ewald, note 5, p. 97. Ma seule étude sur ce sujet date de l'époque où j'entreprenais le projet sur « façonner les gens » : « Biopower and the Avalanche of Printed Numbers ». *Humanities and Society* (1982), 279-95.

consternation – que les noms des catégories de gens sont souvent assez importants, et qu'ils sont importants même dans la conception que les individus ont d'eux-mêmes.

Je ne parlerai plus de la « magie des noms », parce que je ne voudrais pas laisser supposer que l'interaction entre les noms et les gens est dénuée de causes. Comme métaphore, la magie fait assez bien l'affaire. Cependant, plutôt que de magie, je parlerai des interactions entre, d'une part, les gens, et d'autre part, les classifications et les noms des classes. Pour comprendre ces interactions, il faudrait entreprendre des recherches sociologiques qui ne sont pas de ma compétence. La sociologie recouvre une grande variété de doctrines et de pratiques. En ce qui me concerne, le modèle que je préfère est celui d'Erving Goffman, la pratique de l'interaction face-à-face (j'en ai parlé dans le cours de 2002, cf. le §3 du résumé qui figure ci-après.⁶)

Mon projet se limitera aux classifications qui sont liées à la connaissance qualifiée de scientifique – dans un sens très général du terme « scientifique ». Ce sens inclut l'expertise de l'INSEE. Je m'en tiendrai aux classifications que je désigne comme scientifiques, parce qu'elles correspondent au champ de recherche et de pensée que j'ai délimité. Mais l'effet des noms atteint des domaines beaucoup plus étendus. Dans la culture populaire, il y a toujours des classifications qui interagissent avec les gens qui sont classifiés.

3 Des noms dans la culture populaire

Il ne faut pas sous-estimer le pouvoir de la mode et le désir d'être à la page, de ne pas avoir l'air dépassé ou ringard. Prenons un exemple simple : l'adjectif « branché », apparu dans les années 1960. Entré dans les dictionnaires, il a fini par s'user. Les sous-cultures vivantes l'ont délaissé depuis longtemps. Le mot désigne une personne « au courant de ce qui est dans le vent. *C'est quelqu'un de branché. Comment, tu n'es pas branché ! ... Avoir le look branché* » (*Le Petit Robert*). On dit que le mot vient de l'univers des ordinateurs et a fait son chemin dans la langue écrite au cours des années 1960. Beaucoup de jeunes gens veulent être branchés. Ils modifient leur comportement et leurs centres d'intérêts pour avoir l'air branché. Les critères pour être branché se sont modifiés : à l'origine, ils étaient très particuliers, propres à une sous-culture spécifique. Dans les années quatre-vingt, il était possible à un homme d'affaires d'âge mûr d'être branché. Actuellement, ce n'est plus branché d'employer le mot « branché ». Un moment, le verlan a circonvenu le mot en le renversant : ce qui était branché, c'était d'être « chébran ». Ensuite, les jeunes branchés sont passés à autre chose, ils sont devenus *câblés*, par exemple. Mais, cela aussi, c'est déjà dépassé.

Peut-être ne pensez-vous pas que « branché » soit une classification. Nous avons tendance à penser la classification comme quelque chose de plus formel que l'argot quotidien. Pour moi, il y avait bien une classe de gens branchés à l'époque où ce mot était d'usage courant. Un historien de la société pourrait écrire une petite histoire de cette interaction entre les gens et leur classification : les branchés, les non-branchés, le mot « branché ». Les styles vestimentaires, l'argot du moment, et surtout la musique. Sans doute dans ce cas, pour rappeler le mot de Nietzsche, *le nom des choses* – branché – importe infiniment plus que ce qu'elles sont.

⁶ *Annuaire du Collège de France, 2001-2002*, p. 552. Voir « Between Michel Foucault and Erving Goffman : Between discourse in the abstract and face-to-face interaction », *Economy and Society* 33 (2004) 277-302. J'ai prononcé ce texte en français dans une conférence au Collège International de Philosophie, mais il n'est pas publié.

4 Des noms et des sciences

Ce qui m'intéresse, c'est l'interaction entre les classifications scientifiques et les gens qui sont classifiés. Pas les classifications populaires, mais les classifications d'origine scientifique. Je relève une ambiguïté : il y a au moins deux types de classifications « d'origine scientifique ». Il y a des classes communes, celles qui sont reconnues dans le langage courant, et que les scientifiques ont transformées en classes scientifiques. Souvent, on préserve le nom ordinaire en lui donnant un sens plus précis. Par exemple quand Brillat-Savarin, en 1825, parlait d'un homme obèse, il voulait dire simplement que l'homme était vraiment très gros, d'un embonpoint inhabituel. Aujourd'hui quand un médecin qualifie quelqu'un d'obèse, il veut dire que son indice de masse corporelle, c'est-à-dire le rapport de son poids en kilogrammes au carré de sa taille en mètres, dépasse le chiffre trente. Et cela ne vaut pas simplement pour les experts, les médecins ou les nutritionnistes. À la télévision, dans les journaux et dans la rue, on parle beaucoup de l'épidémie d'obésité. Cela signifie qu'en moyenne, les gens sont devenus plus gros, mais au moins dans les journaux sérieux, on explique que l'obésité est l'état des gens dont l'IMC est supérieur à trente.

Actuellement, je crois que le sens médical du mot « obèse » est devenu dominant dans l'usage quotidien. Je ne veux pas dire que tout le monde connaît la définition en termes d'Indice de Masse Corporelle, mais que ceux qui utilisent le mot sont vaguement conscients qu'il existe une définition établie par des experts. C'est un exemple de ce que Hilary Putnam a nommé la « division du travail linguistique » : la vraie signification du terme se trouve dans le domaine des sciences. Le cas du mot « intelligence » est un peu différent. Certains scientifiques, en l'occurrence des psychologues, proposent le QI comme une mesure précise de l'intelligence. Il y a aussi des gens qui pensent que l'intelligence ne se résume pas au QI. Beaucoup d'entre nous préfèrent penser que l'intelligence est une idée beaucoup plus riche. Il y a donc, parmi des significations du mot « intelligence » qui coexistent, un concept très étroit et quantifié, et des concepts souvent plus vagues, mais souvent aussi plus valables.

L'idée d'intelligence et celle de corpulence, ont des origines anciennes. Les scientifiques ont simplement récupéré ces mots pour leurs buts particuliers. Il y a aussi des classes scientifiques qui ne tirent pas leur origine de la langue ordinaire – c'est la vaste gamme des termes techniques. La plupart restent isolés dans le jargon d'une science ou d'une autre. Pourtant, dans certains cas, de telles classes et de tels noms de classes sont devenus populaires. Par exemple, Carl Gustav Jung a inventé les mots « extraverti » et « introverti », qui sont aussi des classes. Ils ne sont pas restés confinés au jargon des psychologues et sont devenus familiers dans la langue commune. C'est une dichotomie assez usuelle dans la vie quotidienne. Il en va de même pour toute une gamme de noms de perversions que nous avons évoqués la semaine dernière : exhibitionnisme, le mot d'Alfred Binet; sadomasochisme, inventé par Krafft-Ebing, et ainsi de suite.

Le jeu des noms fonctionne sans arrêt. Le docteur Down, médecin anglais du milieu du dix-neuvième siècle, a distingué une classe d'enfants présentant de graves troubles du développement. Il trouvait que ces enfants avaient le même regard que les habitants de la Mongolie et il les a appelés mongoliens. C'est un nom à la fois scientifique et raciste. La science est ici en tort et son racisme est écœurant. Je parle de classification scientifique non parce qu'elle est juste, mais parce que c'est une partie de la science du temps. Down, bon clinicien, croyait que la maladie était une survivance atavique : ces enfants présentent des caractéristiques qui sont des survivances héritées d'ancêtres éloignés, les mongoliens primitifs. Le mot est devenu courant. Un nom issu des sciences est passé dans l'usage commun. Or, il y a vingt ans à Paris un autre médecin, le docteur Lejeune, a découvert que ces enfants ont un exemplaire surnuméraire du chromosome numéro 21 : ils en ont trois au

lieu de deux. La maladie est donc d'origine génétique. Du coup, on abandonne la nomenclature du docteur Down parce qu'on connaît désormais la cause du problème, et on l'appelle la trisomie. Le mot « mongolien », qui était devenu courant, a été supplanté dans la langue quotidienne. Le nom scientifique, « trisomique », a pris sa place – et ce mot à son tour est devenu ordinaire. Dans le détail, les choses sont un peu plus compliquées. Il se trouve qu'il existe un syndrome très proche de celui qui est associé à la trisomie, et cet autre syndrome est causé par un autre défaut chromosomique. Donc la trisomie n'est pas identique à l'état clinique qu'on appelait mongolisme. J'observe par ailleurs que la langue anglaise s'est montrée moins perméable à la science (d'origine française). Puisque le nom *mongolien* est péjoratif, on parle en anglais du *syndrome de Down* : on lui reconnaît des causes génétiques, mais qui ne sont pas identifiées comme étant liées spécifiquement à la présence de trois copies du chromosome 21.

Quand je parle des classifications scientifiques, je veux inclure d'une part des classifications communes auxquelles les scientifiques ont donné une signification précise ou un rôle majeur dans leur science. Et d'autre part, je désigne des classifications créées dans le cadre d'une science. Certaines sont devenues populaires, souvent par la vulgarisation. Mais pour la plupart, sans doute, les classifications scientifiques des gens existent uniquement dans le discours scientifique ou dans des discours directement liés à ce discours scientifique. Beaucoup de termes techniques médicaux sont de ce type. Mais ici, les choses se compliquent. Il y a cinquante ans, peu de médecins utilisaient couramment la langue médicale dans leur dialogue avec les patients. Aujourd'hui, c'est courant. Certains médecins s'y sentent obligés. Si le patient peut comprendre, disent-ils, il faut qu'il connaisse sa maladie par son vrai nom et soit informé du pronostic.

5 Quelles connaissances sont scientifiques ?

J'ai parlé des noms dans les sciences. Cela laisse ouverte la question : qu'est-ce qui est scientifique ? Notre époque accorde une grande autorité aux sciences dans leur domaine. On pourrait donc penser qu'une classe ne sera scientifique que si elle relève d'une science reconnue. L'adjectif « scientifique » évoque un caractère de fiabilité. Dire que quelque chose est « scientifique », c'est dire que c'est bien fondé, bien documenté, avéré. On admet aussi comme scientifiques des classes scientifiques honoraires – abandonnées, mais avec un bon pedigree. Les philosophes des sciences aiment rappeler l'exemple du phlogistique, qui faisait partie de la théorie du feu et de la combustion au milieu du dix-huitième siècle. Après Lavoisier, on explique la combustion par l'oxygène, et l'on ne croit plus à l'existence du phlogistique. Le phlogistique est une erreur, mais une erreur qui a un bon pedigree. Elle a joué son rôle dans notre apprentissage ; elle était une étape sur le chemin vers la vérité. Les philosophes des sciences traditionnels comptent le phlogistique parmi les classes ou substances scientifiques (– à titre honoraire).

Je suis plus généreux avec l'épithète « scientifique ». Quand je parle des sciences, j'entends toute sorte de connaissance systématique et articulée, vraie ou fausse, claire ou confuse. Par exemple, l'affirmation du docteur Down que les trisomiques sont des mongoliens, des enfants ataviques. Où les thèses de César Lombroso, un célèbre criminologue italien de la fin du dix-neuvième siècle, qui pensait que la criminalité était héréditaire. Il affirmait qu'on pouvait identifier les criminels par la forme de leur crâne. Je simplifie, la théorie est plus riche et plus compliquée que cela, mais c'est à peu près l'approche du criminel selon Lombroso. Nous ne croyons aucune des thèses de Lombroso sur la criminalité. Il a produit néanmoins à son époque un corpus de connaissances largement adopté par ses contemporains.

Pas par tous ses confrères, bien sûr. Cette manière d'imputer la délinquance à des facteurs héréditaires et de la ramener à un déterminisme biologique individuel, a suscité des oppositions chez certains des contemporains de Lombroso. Les Français, en particulier, l'ont souvent contesté. Ils ont mis l'accent, au contraire, sur le rôle du milieu social dans lequel le criminel a vécu et dans lequel il a grandi. Ainsi, les *Archives d'anthropologie criminelle*, la première revue de criminologie française, inaugurée en 1886 et dirigée par Alexandre Lacassagne, étaient une revue concurrente de celle que Lombroso avait inaugurée en 1880 : *Archivio di psichiatre, scienza penale e d'antropologia criminale*. Lacassagne écrit que «le milieu social est le bouillon de culture de la criminalité ; le microbe, c'est le criminel, un élément qui n'a d'importance que le jour où il trouve le bouillon qui le fait fermenter. » Lacassagne compte plus dans la criminologie d'aujourd'hui que Lombroso, quoiqu'il y ait des criminologues qui soutiennent que la tendance au crime est vraiment biologique et qu'il y a des indices génétiques de la criminalité. Mais, dans le détail, aucune des propositions de Lacassagne ou de Lombroso ne serait défendue par un criminologue d'aujourd'hui. Je considère cependant les propositions de ces deux savants comme appartenant à la connaissance de leur temps.

La théorie des tempéraments de Galien et de la Renaissance nous fournit un exemple intéressant d'interaction entre des classifications scientifiques –dans le sens que je viens d'indiquer – et les gens classifiés. Hippocrate a défini quatre tempéraments : sanguin, mélancolique, flegmatique, et bilieux (ou, chez Galien, colérique). Ces quatre tempéraments sont des classes fondées sur l'observation des phénomènes. Par exemple, après quelques rencontres avec un individu, on peut souvent s'apercevoir qu'il est sanguin. L'homme sanguin est caractérisé par des éléments somatiques, comme la corpulence et la rougeur de la face, et des éléments caractériels – propension à la violence et à l'emportement – mais il est aussi optimiste. L'homme au tempérament bilieux est caractérisé par l'irritabilité, le pessimisme et l'aigreur. Le flegmatique est calme et tranquille. La théorie galénique des humeurs en donne une explication. L'homme sanguin a le sang léger, le homme mélancolique a le sang lourd. De la même façon, l'homme colérique est celui qui a le sang chaud – littéralement chaud. Et le flegmatique est l'homme à sang froid, au sens littéral. Dans l'usage courant, le sang-froid est l'aptitude à garder, en toutes circonstances, présence d'esprit et maîtrise de soi. « Flegmatique » se définit par « calme et imperturbable, qui garde son sang-froid ». Dans l'usage courant, ce sont des rapports purement sémantiques, métaphoriques. Mais dans la théorie des humeurs, c'est un état de fait, non un jeu de mots. La cause du sang-froid du flegmatique, c'est que le sang qui coule dans ses veines est à basse température. C'est l'explication causale du comportement calme. Le bon médecin peut diagnostiquer le sang froid et prédire le tempérament flegmatique. Et les théories ne sont pas immuables. Le tempérament bilieux a pour cause un excès de bile. Ce tempérament est remplacé par le colérique. La théorie continue : le sang froid produit un déséquilibre, avec comme cause secondaire un excès de bile.

La situation est la même pour les théories astrologiques. Les anciens connaissaient cinq planètes : Mercure, Venus, Mars, Jupiter, Saturne. Si vous êtes né sous le signe de Saturne, on peut vous prédire un tempérament saturnien, c'est-à-dire triste et mélancolique, par opposition au tempérament jovial, le tempérament de celui qui est né sous le signe de la planète Jupiter. Le nom de Jupiter, le Zeus des Grecs, a aussi comme forme archaïque *Jovis*, d'où *jovial*. Je n'ai pas l'intention de présenter les théories des humeurs ou de l'influence des planètes. Cette esquisse un peu caricaturale n'a qu'un seul but : rappeler qu'il y avait au Moyen Age des classifications scientifiques des gens, de leurs caractères et de leurs comportements. Les classifications sont stables, mais pas immuables. Et sans doute il y a des interactions entre les gens et leur classement. « Je suis né sous le signe de Saturne. Donc je

suis triste, et c'est bien normal. Ça ne sert rien d'essayer d'être heureux, d'aller au cirque, de faire tout ce qui réjouit ordinairement les autres : moi, je suis mélancolique. » Voilà, la théorie de l'influence des planètes est corroborée. Sans de tels effets de boucle, il est difficile d'expliquer la persistance de telles théories.

La différence entre le présent et le passé ne consiste pas dans la présence ou l'absence d'interactions, mais dans la fécondité des sciences modernes dans le champs de la psychologie, de la médecine, de la biochimie, de la neurologie, de la sociologie, des sciences du comportement, de l'ethnographie, de la démographie, de la linguistique, etc. Il y a une prolifération extraordinaire des moyens de classement des gens et de leurs comportements. C'est pourquoi j'ai entrepris ces recherches sur les sciences qui classifient les gens.

6 Ce mot « connaissance »

Cet usage du mot « connaissance » ne sera pas accueilli favorablement par les logiciens. Une croyance est une connaissance seulement si elle est vraie ! Je suis plus pluriel que cela avec la connaissance. Mais pas relativiste. Je ne dis pas que certaines connaissances étaient vraies pour les collègues de Lombroso et qu'elles sont fausses pour nous. Elles sont simplement fausses. La thèse que les stigmates sur le crâne sont des signes de la propension au crime est fausse maintenant et elle était fausse en 1880.

Peut-être devrait-on parler des *croyances* de l'époque de l'anthropologie criminelle, plutôt que de connaissances, parce que par définition les connaissances sont vraies. Mais comme je l'ai affirmé ici il y a une semaine, je parlerai des connaissances. Même le plus grand philosophe de l'objectivité scientifique, Karl Popper, aimait parler des connaissances du passé que nous avons réfutées. Je dis ainsi que les connaissances de Lombroso et de Lacassagne sur les causes de la criminalité sont fausses, et elles étaient fausses même quand tout le monde croyait qu'elles étaient vraies ou proches de la vérité.

Nous adoptons, donc, une façon de parler dans laquelle la *connaissance* de Lombroso est fausse. Ceci est une décision à la fois sémantique et philosophique. Nous ne dirons pas, « C'était vrai pour lui mais c'est faux pour nous. » Je crois que cette pratique est un bon antidote à un relativisme excessif. Mais nous parlerons tout de même des connaissances d'autrui et des connaissances du passé qui sont fausses. Nous approchons ici *le nœud philosophique de la vérité*.

7 Un petit retour à Michel Foucault

Avant de nous plonger dans les sciences, que ce soient les sciences vulgarisées ou les sciences d'hier que nous pensons fausses ou douteuses, ou que ce soient les sciences dans leur état contemporain que nous acceptons sur la foi des experts attitrés, je voudrais examiner un tableau plus large de la vie sociale. Les sciences n'occupent qu'une partie de ce tableau, elles en sont un détail. Pour le but que je me propose, il est utile de revenir à l'exemple de la semaine dernière : l'opposition du constructionnisme et de l'essentialisme concernant l'homosexualité. C'est le sujet de l'anthologie que j'ai citée,⁷ Edward Stein a placé en première position un extrait du volume 1 de *l'Histoire de sexualité* de Michel Foucault. Mais Foucault jugeait que ce n'était pas la peine d'insister longuement sur le débat entre constructionnisme et l'essentialisme. Il avait en vue des cibles plus importantes.

⁷ Edward Stein (ed.), *Forms of Desire: Sexual Orientation and the Social Constructionist Controversy*, 2nd edn. (New York: Routledge, 1992)

Voici un passage extrait d'un compte-rendu qu'il a publié dans le journal *Libération*, le 1^{er} juin 1982. Il y présente la traduction française du chef-d'œuvre de John Dover, *L'homosexualité grecque*.

Dover, en effet, déblaie tout un paysage conceptuel qui nous encombrait. Bien sûr, on trouvera encore des esprits aimables pour penser qu'en somme l'homosexualité a toujours existé : à preuve Cambacérès, le duc de Crequi, Michel-Ange ou Timarque. À de tels naïfs Dover donne une bonne leçon de nominalisme historique. Le rapport entre deux individus du même sexe est une chose. Mais aimer le même sexe que soi, prendre avec lui un plaisir, c'est autre chose, c'est toute une expérience, avec ses objets et leurs valeurs, avec la manière d'être du sujet et la conscience qu'il a de lui-même.⁸

Évidemment, Foucault ne pensait pas que « l'homosexualité a toujours existé ». Il écarte l'idée d'une formule ironique. Il se range donc du côté des constructionnistes, mais cela n'importe guère, car il a en train de plus grandes affaires. Ici nous approchons du *nœud philosophique de l'identité*. On parle de l'homosexualité grecque – c'est le titre du livre de John Dover – mais Foucault souligne que ce n'est pas la même chose que l'homosexualité d'aujourd'hui. Être homosexuel du temps des Grecs et aujourd'hui, ce n'est pas la même chose, ce n'est pas la même vie, ce n'est pas la même « expérience, avec ses objets et leurs valeurs ». La « conscience » de soi-même, dit Foucault, s'inscrit dans un registre différent. Et ce n'est pas une affaire de *science* : la question est celle du « souci de soi », pour reprendre le titre du troisième volume de l'*Histoire de sexualité*.

Rappelons que le premier volume de l'*Histoire de sexualité*, dont Edward Stein cite un extrait, date de 1976. Les volumes deux et trois sont parus après un très long intervalle, en 1984, l'année de la mort de Foucault. Et le compte rendu de Dover date de juin 1982. Dans le passage extrait du premier volume, Foucault parle avec une très grande précision des événements scientifiques dans la classification des perversions. « ... la catégorie psychologique, psychiatrique, médicale de l'homosexualité s'est constituée... » en 1870. (Je cite la page 59 de *La Volonté de savoir*, que j'ai cité longuement la semaine dernière.) C'est là que figure cette liste bizarre des noms donnés aux perversions nouvellement recensées, ces noms créés par les scientifiques de l'époque, Alfred Binet, Richard von Krafft-Ebing et ainsi de suite.

Dans le compte-rendu, Foucault ne s'intéresse pas aux psychiatres ni aux médecins d'hier et d'aujourd'hui, ni même à leurs homologues de la Grèce antique. Ni aux noms et aux terminologies qu'ils employaient. Arrêtons-nous un instant, néanmoins, pour examiner ce qu'il appelle le « nominalisme historique ».

Voilà un tortillon de plus dans le *nœud philosophique des noms*. Il ne s'agit pas de nominalisme classique des clercs, mais d'un nominalisme post-Hégélien. Je suis porté à croire que c'est une expression impromptue, un bonheur de plume peut-être, un peu ironique, mais que Foucault ne répète guère. Il n'aimait pas ces mots en « -isme ». Pourtant, l'idée est importante.

C'est l'idée que le nom « homosexualité » n'a pas de signification dans l'absolu, en tant que tel. Il ne prend sens que dans un site historique, en un temps et un lieu, avec des pratiques et des préoccupations spécifiques. Et toujours dans un discours. Plus important, le comportement dit homosexuel a beaucoup de significations différentes dans des époques successives de l'histoire de la sexualité en Occident. Très souvent, et à toutes les époques, il

⁸Michel Foucault, compte-rendu de J. Dover, *Homosexualité grecque*, in *Libération*, 1^{er} juin 1982. *Dits et Écrits* No. 314. IV, p. 315-6.

faut le reconnaître, ce comportement ne signifie à peu près rien. Depuis le célèbre rapport du docteur Kinsey sur la sexualité – qui a fait sensation il y a cinquante ans, mais qui paraît anodin aujourd’hui – nous pensons que la plupart des adolescents ont des expériences homosexuelles. Et que beaucoup d’entre eux ont eu des comportements homosexuels sans conséquence, dit-on, pour leur vie adulte.

8 Le choix à l’intérieur d’une société donnée

Les comportements occasionnels des adolescents n’ont aucun intérêt pour Foucault. Son compte-rendu du livre de Dover s’achève sur ces mots :

C’est bien ce que, tout au long, montre Dover : le plaisir avec les garçons était un mode d’expérience. ... Mais il était beaucoup plus qu’une possibilité de plaisir parmi les autres : il impliquait des comportements, des manières d’être, certaines relations avec les autres, la reconnaissance de tout un ensemble de valeurs. C’était une option qui n’était ni exclusive ni irréversible, mais dont les principes, les règles et les effets s’étendaient loin dans les formes de vie.

Il faut s’y faire : le livre de Dover ne raconte pas un âge d’or où le désir aurait eu la franchise d’être bisexuel ; il raconte l’histoire singulière d’un choix sexuel qui, à l’intérieur d’une société donnée, a été mode de vie, culture, et art de soi même.

Il affirme encore que l’éthique sexuelle chez les Grecs – « exigeante, complexe, multiple » – était « une *technê*, un art de vivre entendu comme souci de soi-même et de son existence ». Ici nous sommes loin des sciences ; le tableau, comme je l’ai dit, dépeint un domaine plus vaste qui couvre des vies entières.

« Souci de soi-même » – *Le Souci de soi*, c’est le titre du troisième volume de l’*Histoire de la sexualité*, que Foucault est en train de terminer à cette époque, en 1982. Je parlerai sans doute plus en détail de ces textes au cours du séminaire que je donnerai en mars et qui s’intitulera *Lire Foucault*. Pour l’instant, je note que l’accent est mis sur *le choix à l’intérieur d’une société donnée*. Même s’il y a un gène de l’homosexualité, un gène gay – c’est la thèse essentialiste forte – ce qui compte, c’est le choix d’un mode de vie. Les choix ouverts à un individu ne sont pas une donnée immuable ou naturelle de la condition humaine. L’individu fait ses choix à l’intérieur d’une société. C’est une société « donnée » pour lui, quoique la société dans laquelle il se trouve soit le produit d’une histoire – qui inclut l’histoire des sciences de son temps.

Voilà une réflexion beaucoup plus riche que le débat intense, mais stérile, entre l’essentialisme et le constructionnisme. Nous avons deux choses, le choix individuel parmi des possibilités qui existent dans un monde donné, et le monde qui est constitué par des individus et par l’histoire. Cette idée n’était pas nouvelle pour Foucault en 1982. Elle ne se limite pas à la question de la sexualité. C’est une idée dont l’application est absolument universelle. En 1966, Michel Foucault conclut *Les Mots et les choses* sur des considérations concernant l’ethnologie et la psychanalyse. C’est-à-dire, en termes moins spécifiques, sur les rapports entre l’étude des sociétés humaines et l’étude de l’âme individuelle. Il écrit qu’elles

« n’ont à vrai dire qu’un point commun, mais il est essentiel et inévitable : c’est celui où elles se coupent à angle droit : car la chaîne signifiante par quoi se constitue l’expérience unique de l’individu est perpendiculaire au système formel à partir duquel se constituent les significations d’une culture : à chaque instant la structure propre de l’expérience individuelle trouve dans les systèmes de la société un certain nombre de choix possibles (et de possibilités exclues) ; inversement les structures

sociales trouvent en chacun de leurs points de choix un certain nombre d'individus possibles (et d'autres qui ne le sont pas), – »⁹

Une des préoccupations centrales de ce cours concerne le « nombre de choix possibles (et de possibilités exclues) ». Ici, nous approchons du *nœud philosophique du choix*.

9 Une attitude « existentialiste »

Je préfère éviter les mots philosophiques en « -isme », mais ils ont tout de même une utilité et une valeur indicative. Je reviens à mon scepticisme concernant l'essentialisme dans le débat présenté par Edward Stein : je l'attribue moins à un penchant pour le constructionnisme qu'à une vision presque existentialiste de la condition humaine. Un existentialisme assez sartrien. Ce n'est pas une référence inattendue lorsqu'il est question du choix; et c'est une référence naturelle si l'on parle, comme Edward Stein, d'un contraste avec l'essentialisme. Ce mot, commun chez les intellectuels, qui lui donnent souvent une connotation péjorative, date de 1942. Le mot a existé dans le français du dix-neuvième siècle dans des contextes médicaux, mais en tant que nom d'une théorie dans laquelle l'essence précède l'existence, le mot est contemporain de la philosophie sartrienne.

Ce qui est inattendu, c'est de parler de Foucault et de Sartre en même temps. Sartre, qui a pour héros le sujet, et Foucault, qui a annoncé la mort du sujet. Les voilà côte à côte, comme deux collègues presque amicaux ? Je m'expliquerai sur ce rapprochement aux allures de paradoxe dans la dernière leçon du cours, le 29 mars. Pour l'instant, je veux simplement souligner ceci : l'idée de façonner les gens implique que beaucoup d'attributs importants, quasi-essentiels, ou définitifs du caractère d'un individu, sont le produit de possibilités de choix, possibilités qui résultent d'un processus historique. Ces attributs ne font donc pas partie des attributs innés. Ils ne sont pas le simple produit de notre neurophysiologie, de notre biochimie, ou de nos gènes. La difficulté est de déterminer lesquels sont vraiment le résultat d'un choix, et lesquels sont presque inévitables une fois qu'une « espèce » de gens est façonnée dans le monde culturel que nous habitons.

10 Quelles sciences ?

Revenons aux sciences. Mais quelles sciences ? Les sciences sociales, bien sûr, en tout cas plusieurs d'entre elles. Je ne parle pas exactement des sciences humaines dans l'acception ordinaire du mot. Dans cette acception ordinaire, elles incluent la linguistique. Elles incluent la psychanalyse et l'ethnographie. J'ai peu de choses à dire sur ces sciences. Sur la linguistique, rien. Sur l'ethnographie, très peu, sauf quand nous parlerons de la race. Sur la psychanalyse, peu de choses, mais on pourrait en dire beaucoup plus : cela nécessiterait un autre cours. On ne considère pas la médecine clinique comme faisant partie des sciences humaines. Mais je vais m'intéresser beaucoup à la clinique : l'objet de cette science, ce sont les êtres humains.

Je m'intéresse aux sciences qui utilisent des classifications des individus et de leur comportement dans leurs recherches, leurs prédictions, leurs explications, et leurs conseils sur le contrôle ou l'amélioration des individus et de leurs conditions de vie. Souvent ces sciences utilisent la statistique. De plus en plus de chercheurs proposent ce qu'on appelle un modèle médical pour les questions les plus importantes. En l'absence de nom pour désigner la classe des sciences qui m'intéresse, je parlerai simplement des sciences qui classifient les gens.

Le but de ces sciences n'est pas simplement la classification. Elles ne se livrent pas à cette entomologie des humains dont se moquait Foucault – souvenons-nous de sa liste de

⁹ Michel Foucault, *Les Mots et les choses*, Gallimard, 1966, p. 392.

perversions bizarre, que nous avons citée dans la leçon précédente. Les entomologistes seraient fondés à se sentir offensés par cette manière de faire référence à leur science. L'entomologie ne se résume pas à la classification : elle est aussi la science de la physiologie des insectes, de leur comportement, de leur vie sociale, de leur évolution. Elle permet de savoir comment favoriser les insectes que nous jugeons bons pour notre environnement, et combattre ceux qui sont nuisibles. L'entomologie, dans cette acception, est la science de tout qu'on peut connaître concernant les insectes. En ce sens, et en ce sens seulement, les sciences qui classifient les gens sont comparables à l'entomologie.

Elles ont pour but la connaissance des gens, et elles requièrent des classifications qui suggèrent des conjectures générales. Classifications et conjectures se développent ensemble, et tissent un réseau de connaissances. Francis Bacon, le premier philosophe des sciences des temps modernes, a fait remarquer que toute science commence par une bonne classification. Il a exposé une méthode inductive pour former des classifications, comme si on formait de bonnes classes, et qu'après cela, on procède à la constitution des énoncés de la science. Ce schéma est erroné : en réalité, les classes et les connaissances se développent ensemble.

Depuis Bacon, on parle de méthodologie dans les sciences. Il est même obligatoire, quand on demande une subvention pour des recherches en sociologie ou en psychologie, de commencer par exposer la méthodologie employée. Beaucoup de programmes universitaires de troisième cycle en sociologie commencent par un cours sur les méthodologies.

Je me méfie des méthodologies trop bien définies, dans la recherche. Il vaut mieux chercher en employant tous les moyens possibles – et même impossibles. Ce n'est qu'après coup qu'on peut décrire les méthodes qui marchent. Je dois admettre que je suis sceptique en ce qui concerne les méthodologies. Vous allez devoir tolérer mes préjugés contre la science des méthodes.

Pourtant, j'observe que dans les sciences qui m'intéressent, il y a ce que j'appelle des *impératifs*. Ce ne sont pas exactement des méthodologies explicites, mais plutôt des pressions très fortes pour que les recherches se fassent selon un modèle établi. Certains de ces impératifs sont anciens, d'autres sont très récents. Je vous propose une liste de neuf impératifs. Mardi dernier, j'en annonçais huit, parce que je considérais l'impératif de donner les définitions comme allant de soi. J'ai décidé que rien n'allait de soi.

Voici ma liste de modèles, d'impératifs pertinents. Parce que ce sont des impératifs, je les ai exprimés à l'impératif. J'ai inventé quelques néologismes, mais leur signification est claire. C'est une liste assez banale, mais elle peut servir à organiser les idées, un peu comme mon cadre d'analyse avec ses quatre éléments. Je propose cette liste dans l'esprit de la sociologie des sciences. Ma liste n'est pas normative. Je ne dis pas qu'on doit obéir à ces impératifs. Souvent, l'obéissance aveugle conduit à des résultats stupides – ou pire. J'observe simplement que, aussi bien dans les sciences du passé que de nos jours, on mène des recherches comme si on était d'accord avec ces impératifs. Et j'ajoute que le neuvième impératif a tout l'air d'un impératif de résistance, qui s'oppose aux scientifiques.

11 Les impératifs des sciences qui classifient les gens

I. **Définissons !** Les proto-sciences qui voudraient étudier et connaître les gens doivent commencer par des classifications communes et les clarifier, les préciser, les définir. Elles peuvent aussi créer des classifications nouvelles, assorties de leur définition, et illustrées par des exemples pour faciliter la compréhension. Sans classification claire des gens, on ne peut pas faire de conjectures – or, c'est le but de la connaissance. Mais c'est un processus réciproque. Sans conjectures implicites, on ne peut pas proposer de définitions cohérentes.

II. **Comptons ! Corrélons !** Ce sont les impératifs originels de la statistique. Ils sont très liés aujourd'hui, mais il serait plus juste de les dissocier car ils sont chronologiquement très éloignés. Compter est un impératif antique, corrélérer est un impératif moderne. La liste des buts de l'administration : compter pour taxer et recruter, est vieille comme le monde. En tout cas, on la retrouve pratiquement depuis la préhistoire. On trouve cinq références aux recensements des juifs dans la Bible. Le premier est dans l'*Exode* (38 : 26). Le dernier se trouve dans *Luc* (2 : 2). C'est la raison pour laquelle le Christ est né à Bethléem. La compréhension de la corrélation ne commence que dans les années 1870. Nous la devons à Francis Galton, grand amateur de statistique qu'il applique à des fins de biométrie, d'anthropométrie et d'eugénisme.

III. **Quantifions !** Transformez les qualités en quantité ! C'est l'impératif de **quantification des qualités**. Quand les qualités deviennent quantitatives, la corpulence, par exemple, devient l'obésité, définie par l'Indice de Masse Corporelle, sujet de la prochaine leçon. C'est l'impératif le plus exigeant des sciences, sciences naturelles et sociales confondues. Rendons les qualités quantitatives ! Et ensuite, Mesurons !

IV. **Médicalisons !** Au sens de la médecine clinique. Cela demande un sens du sain et du maladif. Du normal et du pathologique. Cet impératif s'est fait jour dans la clinique au début du dix-neuvième siècle. Georges Canguilhem s'est fait l'historien de ce processus, dans *Le Normal et le pathologique*.

V. **Normalisons !** Cela consiste à définir des normes mesurables et quantitatives. La **normalisation** commence avec la « cliniquisation », quand on distingue entre le normal – le sain – et l'anormal – le pathologique. Nous devons l'idée d'homme moyen à Adolphe Quetelet, dans les années 1840. C'est l'époque où il propose que la distribution des caractéristiques humaines a une répartition gaussienne. Il soutient que la plupart des caractéristiques humaines, biologiques ou morales, sont distribuées selon une courbe de probabilités, en forme de cloche. D'où un deuxième aspect de la normalisation : on doit trouver la moyenne, la norme, des traits humains, mais aussi la distribution des écarts par rapport à la norme.

VI. **Biologisons !** Il faut trouver l'origine biologique des caractéristiques, des troubles et des comportements humains. Par des recherches biochimiques ou neurologiques, on essaie de découvrir les fondements biologiques des traits du caractère et du comportement.

VII. **Rendons génétique !** C'est l'impératif qui enjoint de rechercher l'origine génétique des caractéristiques des individus. Il est en continuité avec l'impératif précédent, l'impératif de rendre biologique. Rendre biologique, aujourd'hui, c'est souvent trouver une origine génétique. Nous avons fait mention de la recherche d'un gène homosexuel : c'est un exemple de cet impératif – un exemple qui est d'ailleurs un échec, je crois. Aujourd'hui, l'exemple le plus formidable d'un succès génétique est la trisomie.

VIII. **Bureaucratisons !** Adaptions les classifications aux besoins administratifs. Aujourd'hui, je considère l'autisme non seulement comme un trouble mental du développement, mais aussi comme une espèce administrative.

IX. **Prenons possession de notre identité !** Je voudrais souligner un phénomène apparu assez récemment : des gens qui étaient classés par des experts selon leurs critères d'experts se mettent à revendiquer cette expertise pour eux-mêmes. Ils déclarent qu'ils sont eux-mêmes les experts de cette catégorie de gens, la classe dont ils sont les membres. Cette auto-appropriation d'une classe par ses membres est un processus très efficace aujourd'hui. Cela a commencé quand les homosexuels sont devenus eux-mêmes les experts de l'homosexualité. Ils se sont appropriés leur propre classe, l'ont « rapatriée », ils en ont pris le contrôle et l'ont

retiré des mains des experts du domaine médico-légal. On trouve des tentatives semblables, plus ou moins réussies, parmi les handicapés, les travailleuses/travailleurs du sexe, les amis des schizophrènes.

Ma liste n'est pas linéaire, au sens où l'on obéirait aux impératifs les uns après les autres dans l'ordre de la liste. Mais il est souvent vrai qu'un impératif situé en bas de la liste requiert ou implique des impératifs placés plus haut. Il faut quantifier avant de pouvoir normaliser au sens statistique. L'impératif numéro trois III précède le numéro cinq V. On a une série, I, IV, VI, VII du progrès dans la recherche de la trisomie. On a caractérisé et défini le mongolisme, on l'a soumis à des recherches cliniques (impératifs I, IV). C'est l'œuvre du docteur Down. On l'a biologisé et on a découvert ses fondements génétiques (impératifs VI, VII). C'est l'œuvre du docteur Lejeune. Au vingtième siècle, les systèmes sociaux et pédagogiques ont établi leur classification des trisomiques dans des buts administratifs. Ces classifications ne correspondent pas toujours aux classifications cliniques. Le ministère de l'Éducation a des responsabilités différentes de celles des pédiatres qui travaillent individuellement avec des enfants. Voilà l'impératif VIII. Et il y a aussi des associations qui s'occupent des trisomiques. Certaines sont liées aux organisations qui défendent les handicapés, et qui affirment que les fœtus trisomiques ont un droit à l'existence. Elles rejettent absolument la tendance actuelle qui conduit à faire avorter ces fœtus. Voilà un exemple frappant et très délicat d'auto-appropriation d'une classification.

12 Le titre du cours : le mot « façonner »

Pour finir, je voudrais m'expliquer sur mon titre. J'ai déjà dit que je voulais parler à la fois de façonner les gens et de façonner les espèces, les types, les catégories de gens et les individus qui sont de ces espèces, types ou catégories. Je soutiens que les deux, gens et catégories de gens, vont de pair. Il existe une interaction dynamique entre les classifications développées par les sciences sociales et les individus ou les comportements qui sont classifiés. Le fait d'appliquer une catégorisation aux individus peut les affecter de façon directe. Cela peut même les changer. Ainsi, les traits caractéristiques des individus d'un genre donné peuvent changer. Notre connaissance de ces individus doit alors être revue en conséquence, et nous devons peut-être modifier nos classifications elles-mêmes. Et j'insiste sur le fait que les gens et les types de gens ne représentent que deux des quatre éléments de mon cadre : les deux autres sont les institutions et la connaissance.

Mais pourquoi est-ce que je répète ainsi le mot « façonner » des centaines de fois ? J'espère que c'est une métaphore suffisamment riche et suggestive, et suffisamment bien établie, pour supporter l'usage que j'en fais. Le verbe *façonner* est ancien. Son origine remonte aux alentours de 1175. Il a le sens général de « travailler une matière pour lui donner une forme particulière » (*TLF*). On façonne la glaise, au sens de pétrir et modeler. J'aime cette idée de pétrir. J'ai appelé mon premier article sur l'abus des enfants, *The Making and molding of child abuse*. On peut le traduire comme « Façonner et pétrir l'abus, façonner et pétrir l'idée de l'abus commis sur les enfants ».

On façonne le marbre ou l'airain. Dans un usage agricole, on façonne la vigne et la terre. Dans le sens de fabriquer en travaillant la matière, on façonne des vêtements ou des outils. Le verbe s'emploie spécialement pour indiquer une action positive sur une personne : *façonner quelqu'un* c'est le former par l'habitude ou l'éducation ou, dans un usage littéraire, l'accoutumer à quelque chose. Inculquer certaines manières ou qualités, inciter à un certain comportement, former, éduquer : façonner l'âme ou l'esprit, façonner l'intelligence. Chez Condorcet, on lit : « ces castes s'emparèrent de l'éducation, pour façonner l'homme à supporter plus patiemment des chaînes identifiées pour ainsi dire avec son existence... ».

Dans un sens plus abstrait, façonner signifie « donner forme » et, selon Le Robert, « créer par un travail de l'esprit » : façonner une image, une légende, une phrase, façonner l'opinion, façonner le monde, l'avenir. « Façonner un homme nouveau », chez Valéry. (*Variété IV*, p. 199). Ou chez Camus, « une révolution est une tentative pour modeler l'acte sur une idée, pour façonner le monde dans un cadre théorique ».

J'espère, avec ces précédents distingués, gagner votre approbation en ce qui concerne le titre du cours.

« Façonner les gens » : quelques exemples utilisés dans le cours de 2002

(Extraits de l'*Annuaire du Collège de France 2001-2002*, pages 537-556.)

1. Introduction.

Le cours traite des gens et de la classification des gens. Il porte avant tout sur la diversité des interactions entre les gens et la manière dont ils sont classifiés, et sur les transformations que nous, qui entrons dans des classifications, nous faisons subir en retour à ces classifications : c'est l'« effet de boucle » des classifications humaines.

Il existe une interaction dynamique entre les classifications développées par les sciences sociales et les individus ou les comportements qui sont classifiés. Le fait d'appliquer une catégorisation aux individus peut les affecter de façon directe. Cela peut même les changer. Ainsi, les traits caractéristiques des individus d'un genre donné peuvent changer. Notre connaissance de ces individus doit alors être revue en conséquence, et nos classifications elles-mêmes doivent peut-être être modifiées.

La première hypothèse du cours est donc la suivante : nos classifications des gens interagissent avec les gens que nous classons. Les classifications des gens sont « interactives ». Il n'en va pas de même pour les classements des choses : ils n'interagissent pas avec les choses, ils sont « indifférents ». C'est l'aspect le plus important de l'idée qu'une classification est « naturelle », le sujet de notre cours de l'année 2000-2001.

4. Pour un nominalisme dynamique.

Notre première hypothèse est que nos classifications des gens interagissent avec les gens que nous classons. Pour qu'il y ait interaction, il faut qu'il y ait une dynamique du classement des gens. Quel type de rapport établit-on avec une personne qu'on classe ? De quelle façon peut-on être affecté par le fait d'être classé d'une certaine manière ? Se sent-on différent, a-t-on une expérience différente de soi-même, de ses amis, des gens ou du monde, si l'on est amené à se voir soi-même comme un certain type de personne ? Ces relations changent-elles si l'on classe autrement, ou si l'on crée une classification entièrement nouvelle ? Cela modifie-t-il les choix que l'on peut faire, ouvrant certaines possibilités, et en fermant d'autres ? Il me semble qu'une nouvelle manière de décrire, en particulier, une nouvelle classe de personnes avec un nouveau nom crée non seulement de nouvelles manières d'être, mais de nouvelles façons de choisir ce qu'on est. C'est une forme de nominalisme, mais limité au domaine humain, le domaine des individus, de leurs comportements, et de leurs rapports sociaux.

La forme de nominalisme que nous présentons ici concerne les gens. Elle n'est pas statique. C'est un nominalisme dynamique. Les catégories et les gens qui les composent sont apparus main dans la main. Nous proposons donc une deuxième hypothèse : la création d'une nouvelle classification ou la modification des critères pour l'application d'une classification ancienne peut avoir des effets sur les individus classifiés, qui assument ou repoussent les attributs qui caractérisent la nouvelle classe. En plus, de nouvelles possibilités de choix ou d'existence surviennent du fait de la création de la nouvelle classe.

2. Illustrations. La normalisation.

Nous avons présenté une histoire de l'idée du normal qui doit beaucoup aux recherches de Georges Canguilhem. L'idée de normal est le produit de plusieurs facteurs : l'éducation révolutionnaire (L'École normale); la médecine polémique (de Broussais en particulier); l'exportation des idées techniques du normal à la politique, à la littérature et à la vie quotidienne (Comte, Balzac); la nouvelle bureaucratie chargée de compter, qui produit « l'avalanche de nombres imprimés » (1815-1830); les régularités qui apparaissent parmi ces nombres, et l'idée de l'homme moyen (Quételet); le fait que l'utilité de l'idée ne dépend pas seulement de l'idée du normal comme moyen, mais aussi des écarts par rapport à la moyenne (Galton).

Il serait trompeur de se focaliser uniquement sur le mot « normal » lui-même et sur la dichotomie normal/anormal. Pensez aux autres paires de contraires : rationnel/irrationnel ; sain/malade ; sain d'esprit/fou ; stable/instable ; responsable/irresponsable. Ces idées sont toutes dans l'arène de la normalité. Chacune est l'expression d'une ou de plusieurs normes. Ces idées sont beaucoup plus anciennes que l'idée de normal elle-même, mais toutes sont maintenant organisées dans le cadre des normes.

Chacune de ces dichotomies est associée à des institutions. Il y a des institutions dont le but est de régulariser, surveiller, énumérer, contrôler, réformer, vérifier, guérir, confiner, interner – en un mot, *normaliser* au sens le plus fort du mot. Il y a des personnes dont le métier est d'établir les normes, de déterminer les écarts par rapport à la norme, et de faire des normalisations : la police et la gendarmerie, la magistrature, les militaires,

les gardiens de prison, les infirmières dans une maison de retraite, les sondeurs, les techniciens de l'AFNOR, les contrôleurs de tests de QI et d'innombrables autres tests psychologiques. Citons encore les employés de l'administration et des services : les inspecteurs des impôts, les fonctionnaires de la sécurité sociale, les mécaniciens qui réalisent les contrôles techniques des voitures, ou encore les experts qui vérifient la normalité de votre installation électrique ou du gaz, ou des centrales nucléaires. Pour conclure, pensons aux gens qui font l'objet de vérifications de la normalité : les RMistes, les autistes, les contribuables coupables de fraude fiscale, les immigrants sans papiers, vous et moi. Quelle est la plus grande classe d'individus normalisés ? Les élèves, les étudiants et les étudiantes. Quelle est la plus grande classe d'individus normalisateurs ? Les instituteurs, institutrices, professeurs, fonctionnaires du ministère de l'éducation, jusqu'au ministre de l'éducation lui-même.

(Extraits de § 2 : Illustrations)

1 La trisomie 21.

La trisomie est un grand succès de la « biologisation » et de la « généticisation ». Un groupe de chercheurs dirigé par Jérôme Lejeune a découvert que les enfants mongoliens ont un chromosome 21 supplémentaire. Dans un ovule humain fécondé, la présence d'un chromosome surnuméraire dans une paire chromosomique conduira, s'il vient à terme, à la naissance d'un enfant porteur des symptômes caractérisés longtemps auparavant par le docteur Down. Trois chromosomes 21 : d'où le nom de « trisomie ». Ce n'est pas un hasard si, vers 1960, les attitudes vis-à-vis des enfants atteints du syndrome de Down ont changé. De nouvelles dispositions institutionnelles furent prises afin de « normaliser » ces enfants. Il est devenu courant de souligner que les caractéristiques de la trisomie sont seulement un aspect de la personnalité de l'enfant. En même temps, les fœtus trisomiques peuvent être identifiés et donner lieu à un avortement. C'est un exemple extrême de l'influence sur les êtres humains potentiels de notre connaissance d'une qualité. Lejeune, furieux de ce résultat, disait que « nous les éliminons ».

2. L'anorexie (étudiée avec l'obésité, exemple repris en 2005).

Nous vivons dans des sociétés qui répartissent l'abondance de façon peu homogène, et nous avons acquis au fil du siècle passé un sens nouveau de ce que c'est qu'être une personne en bonne santé et ayant bonne mine. Apparemment, on est arrivé presque à l'antithèse de ces femmes plantureuses couchées sur les toiles de Rubens ou de Renoir. Voilà une belle illustration en tout cas de ce que j'appelle « façonner les gens ». Une qualité est devenue une quantité. Des nouvelles espèces de personnes sont là, devant nous. L'individu obèse, mais aussi l'anorexique. Car nous nous sommes littéralement fondus dans de nouvelles formes.

Il y a des conséquences encore plus graves. Adolescentes et jeunes femmes s'imposent des régimes draconiens, et dans près de 7 % des cas, les plus obstinées, elles vont jusqu'à se laisser mourir. L'anorexie touche majoritairement le sexe féminin – qui représente au moins 80% des cas. L'anorexique est souvent intelligente, active, bien insérée dans la vie étudiante ou la vie professionnelle. Obsédée par son poids, elle peut abuser des laxatifs ou des diurétiques dans l'intention de maigrir. Il peut y avoir des crises de boulimie – un besoin incontrôlable de manger, suivi par des vomissements provoqués.

L'idée de grosseur, le sempiternel discours des journaux, de la télévision et des magazines de mode, les institutions qui l'accompagnent comme les *Weight Watchers*, tout cela agit sur nous. Dans les salles de bains, les vieux pèse-personnes comportent deux tables de comparaison. L'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Le poids qui convient en fonction de la taille est clairement affiché. Ce qui nous travaille, ce n'est pas tant des mots comme « obèse » que des appellations plus crues comme « le bourrelet » ou « les poignées d'amour ».

Nous vivons actuellement l'accélération toujours croissante de la quantification. Mais remarquez bien que ce n'est pas tant sur la quantification elle-même que je voudrais attirer l'attention. C'est plutôt sur la manière dont des qualités quantifiées se montrent plus efficaces sur nous, plus aptes à nous façonner, à changer ce que nous pensons de nous-mêmes et des autres. Car nous avons atteint la connaissance objective de nous-mêmes, ou c'est ce que nous avons souvent tendance à croire. C'est un révélateur des processus profonds par lesquels la quantité prend le dessus sur la qualité dans les affaires humaines.

3. Le seuil de pauvreté.

Cette idée prend sa source vers 1890, dans les travaux de l'un de ces philanthropes victoriens typiques, incroyablement zélés : Charles Booth. Il a défini cinq catégories de revenu familial pour les habitants de Londres. À moins de 18 à 21 shillings par semaine, on est classé comme pauvre. Booth crée l'expression « seuil de pauvreté » en 1887. (Les célèbres propagandistes socialistes Beatrice et Sidney Webb ont utilisé un peu plus tard, en 1894, l'expression « *poverty line* », qui s'est imposée en anglais.) Ce seuil de pauvreté est fondé sur l'usage d'une sorte de police des familles, exercée par des inspectrices des commissions scolaires. Celles-ci

avaient pour mission de vérifier que les enfants étaient effectivement envoyés à l'école. Elles faisaient du porte à porte, visitant chaque famille d'une région, et étaient chargées d'établir des rapports sur les conditions matérielles et sociales de chacune. L'éducation était obligatoire jusqu'à onze ans ; il y avait une petite taxe hebdomadaire pour chaque enfant à l'école. Une commission scolaire pouvait dispenser de cette taxe les enfants dont les parents étaient jugés incapables de s'acquitter de ce montant en raison de leur pauvreté. Dans les faits, les commissions suivaient une règle tacite et accordaient ces dispenses aux familles dont le revenu était inférieur à une somme d'environ 20 shillings par semaine. Booth n'a pas expliqué cette origine du seuil de pauvreté qu'il avait établi, mais c'est l'origine concrète – et contingente – des seuils de pauvreté, définis de façon absolue, de 1890 à nos jours.

Les seuils relatifs sont plus récents. Le seuil de pauvreté pour une unité (par ex. une famille) d'un groupe donné (par ex. la population française) vaut 50% du revenu disponible moyen des unités de ce groupe. Mais de quelle moitié s'agit-il : la médiane ou la moyenne arithmétique ? Dans les sociétés industrielles, le revenu médian est plus bas que la moyenne arithmétique (plus la société est inégale, plus la différence est grande). L'ONU et la Communauté européenne utilisent la moyenne.

Les seuils servent pour définir le revenu minimum « normal » pour une société. Les seuils relatifs sont formulés dans le style statistique d'après Quételet, à l'aide de moyennes. Les seuils absolus sont formulés dans le style quantitatif, mais spécifique, de Ferdinand Le Play. Tous deux sont des normalisations du type le plus simple.

Le seuil de pauvreté s'est emparé du monde anglo-saxon. C'est un outil bureaucratique, mais aussi une arme puissante des idéologues, comme on le voit à travers les slogans sur le nombre d'enfants vivant « au-dessous du seuil de pauvreté ». Les États-Unis ont adopté un seuil absolu après la deuxième guerre mondiale : on parle des « *poverty thresholds* ». La définition de ces mesures est toujours un enjeu politique. Au Canada on a des seuils relatifs (« *low income cutoffs* »), qui sont plus élevés de 30% qu'aux États-Unis. Les « pauvres » aux États-Unis sont donc beaucoup plus pauvres que les « pauvres » au Canada. Le fait est bien connu des services concernés aux États-Unis : ils savent parfaitement que leur « *thresholds* » sont trop bas pour la société contemporaine, mais une augmentation du seuil, même limitée à 15%, aurait pour effet de doubler le nombre de pauvres, ce qui n'est pas envisageable pour des raisons politiques.

Le concept de pauvreté n'a qu'une dimension. Le seuil de pauvreté divise le peuple en deux catégories, avec une apparence d'objectivité. En Europe, bien avant Booth, on employait des concepts plus complexes fondés sur les budgets familiaux mis en évidence par Ferdinand Le Play. Ernst Engel, un bureaucrate prussien mais aussi un savant, a quantifié la pauvreté en fonction de la proportion des dépenses nécessaires pour une vie minimum, référence qui était aussi à l'origine des mesures américaines. Les Français ont préféré des concepts pluridimensionnels comme l'exclusion. Le Ministère de l'emploi et de la solidarité note en 1997 que « le terme « exclusion » connaît actuellement une grande vogue ». Sous ce vocable, on inclut souvent pauvreté, précarité, chômage, RMI et bien d'autres concepts encore. Mais avec l'arrivée de l'Union européenne, les bureaucraties ont réclamé des mesures qui traversent les frontières. Ils ont choisi le seuil relatif fondé sur le revenu moyen arithmétique. Il est devenu, non sans controverses, la mesure la plus courante à l'INSEE ; il est employé par l'Observatoire français sur la pauvreté pour faire des comparaisons et des recommandations par régions.

Les pauvres sont toujours là, bien sûr, mais la compréhension de la pauvreté n'est pas constante. Il y a des siècles, nous avons eu le paupérisme, avec ses lois, ses institutions (par ex. les maisons de mendicité) et son discours moral et politique. Il a été remplacé par des discours sur l'exclusion et sur les pauvres définis comme ceux dont les revenus sont inférieurs au seuil de pauvreté. Le seuil de pauvreté a vraiment créé un type de personne ou de famille : l'unité sous le seuil. Aujourd'hui, avec les seuils relatifs, c'est une tautologie de dire que les pauvres sont toujours là : il y a forcément toujours des familles aux revenus inférieurs aux 50% de la moyenne. On a façonné un type de gens ou de famille.

Les activistes défendant la cause des pauvres, et beaucoup de pauvres eux-mêmes, sont très conscients du seuil de pauvreté. Mais peut-être ne s'agit-il pas ici d'un exemple d'une manière de façonner les gens au sens où l'on modifierait leur façon de se voir eux-mêmes. Nous avons exprimé nos doutes concernant une littérature dans laquelle les auteurs analysent la pauvreté en termes de stigmatisation et d'effets sur les pauvres. Nous émettons les plus grandes réserves, par exemple, sur la validité d'une théorie de l'étiquetage appliquée à la pauvreté. Le seuil de pauvreté est crucial pour les personnes pauvres dans la mesure où il influence la mise en place des points de repère des prestations sociales. Mais il n'est pas évident que le seuil en lui-même influence directement le comportement des pauvres ou l'image que les personnes pauvres ont d'elles-mêmes. L'influence se produit par l'intervention des institutions, par le truchement des catégories bureaucratiques, avec leurs conséquences pratiques et quotidiennes, comme le RMI. L'effet de boucle existe bien : les RMistes

refaçonnent leur identité. Cependant, ce n'est pas un effet de la catégorisation elle-même, mais des institutions bureaucratiques qui utilisent les classements.

4. *Le génie.*

Trop de nos études de cas proviennent de classements péjoratifs : des maladies, des troubles mentaux, corporels ou sociaux – la folie, l'obésité, la pauvreté, le crime. En revanche, le mot « génie » exprime pour la plupart d'entre nous l'admiration ou l'éloge.

Le génie désigne une aptitude naturelle de l'esprit, qui permet de concevoir et de créer des choses, des concepts d'une qualité exceptionnelle. Il peut désigner aussi une personne douée d'une telle aptitude. Si l'on demande de nommer un génie du siècle passé, Einstein fait partie des réponses les plus fréquentes. Bien sûr, être un génie, ce n'est pas avoir une vie forcément agréable ou facile. Un biographe de Wittgenstein prétend que le philosophe ressentait un « devoir de génie » : le génie était pour lui à la fois un étonnement et une torture.

L'idée du génie a une longue histoire. Il renvoie à l'inspiration divine dans la Grèce antique, aux mystiques du Moyen Âge, au génie de l'époque romantique. Cette histoire n'est pas exempte de connotations sombres liées à la pauvreté, au crime, et surtout à la folie. Beaucoup de génies ont dit eux-mêmes que la ligne de partage entre le génie et la folie est invisible – Pascal, Dryden, Georges Sand Quant aux aliénistes, psychologues, psychiatres, etc., moins géniaux et plus fous que les génies, ils ont dit la même chose, avec tous les instruments de leur temps et de leurs expertises. Au cours des années 1860-1890 a eu lieu un débat étonnant sur la question de savoir si le génie est une forme de la folie. Le génie est alors souvent présenté comme une forme de folie et de dégénérescence (Moreau de Tours). Est-il héréditaire ? Deux réponses très différentes. (i) Oui, car c'est un stigmate de la dégénérescence. La dégénérescence est une forme de biologisation privilégiée au XIX^e siècle. L'autre réponse, également affirmative, a des racines très différentes. (ii) Elle est un retour au sens positif du mot, mais dans le contexte de la normalisation. On voit le génie comme un talent très supérieur à la norme – un talent distribué selon les lois biologiques du patrimoine héréditaire (Francis Galton, *Hereditary Genius*). On entreprend de tester les aptitudes intellectuelles. Alfred Binet élabore des mesures du niveau d'intelligence. Son intention est d'améliorer l'éducation des enfants qui sont incapables d'apprendre dans les écoles ordinaires. Sous l'influence des théories de Galton et de Karl Pearson, il faut que ces mesures soient normalisées. On arrive au concept de quotient intellectuel distribué en forme de courbe de Gauss, avec une moyenne de 100. Lewis Terman standardise les tests d'aptitude pour les recrues de l'armée américaine en 1917. Les courbes sont-elles identiques pour les femmes et les hommes ? Non, il apparaît que les femmes sont plus douées que les hommes. Du coup, Terman modifie les questions dans les tests : il supprime des questions faciles pour les femmes, ajoute des questions plus faciles pour les hommes.

Le QI d'aujourd'hui n'a pas complètement supprimé les idées plus anciennes du génie, du génie hors mesure. On parle encore des génies. Peut-être plus souvent des génies morts que des génies vivants. Dans un livre classique, Edgar Zilsel (1926) distingue deux types de jugements sur le génie, les jugements du présent et les jugements de la postérité. Il parle de *Mitwelt* et de *Nachwelt* – du monde habité par un génie, et du monde qui se souvient de lui. Dans toute l'histoire de l'idée du génie, on trouve ce dédoublement. Peut-être sommes-nous actuellement un peu plus farouches. Nous n'accordons guère le titre de « génie » dans notre *Mitwelt*. Chateaubriand a parlé d'un génie : « Cet effrayant génie se nommait Blaise Pascal » dans le *Nachwelt* de Pascal. Le biographe de Wittgenstein a parlé un « devoir de génie » dans le *Nachwelt* de Wittgenstein. Dans une page récente du journal *Le Monde* consacrée à un compte-rendu des manuscrits inédits de Ferdinand de Saussure retrouvés en 1996 à Genève, le linguiste est qualifié trois fois de génie. Cette page appartient à son *Nachwelt*. Julia Kristeva a écrit ses trois volumes sur Arendt, Melanie Klein, et Colette dans le *Nachwelt* de ces trois femmes. Elle commence son œuvre en disant que notre siècle, le XXI^e, « sera féminin, pour le meilleur ou pour le pire ». Par ces mots, elle parle de **notre** *Nachwelt*. Kristeva veut dire que le « génie » est une « invention thérapeutique qui nous empêche de mourir d'égalité dans un monde sans au-delà. » Elle rejette l'idée que le génie est la revendication du surhomme. Il est possible que Julia Kristeva balise avec ses études sur le génie féminin une voie nouvelle. Une nouvelle manière d'être une femme de génie. Une nouvelle manière de se façonner. Peut-être façonne-t-elle en ce moment une nouvelle espèce d'individus, des femmes bien sûr, mais des hommes aussi. Il est possible que nous assistions actuellement à un façonnement des gens lié à une nouvelle application d'un outil d'une puissance extraordinaire dans l'histoire de l'occident : l'idée du génie.

5. *La criminologie, le criminel, et le comportement criminel.*

Pourquoi existe-t-il une science comme la criminologie ? Pourquoi ne pas se contenter de la sociologie ? C'est en partie une question d'histoire des institutions. L'émergence de la sociologie quantitative est presque contemporaine de la publication des statistiques criminelles par le ministère de la justice en France. L'origine de la criminologie se trouve dans la statistique et dans les théories qui imputent la délinquance à un déterminisme biologique, qui concerne le criminel individuel, le criminel et son corps. Elle remonte à l'anthropologie criminelle de Cesare Lombroso. Cette histoire se rapproche de celle du génie : elle renvoie à l'idée de

dégénérescence. La criminalité est un stigmate héréditaire à la fin du XIX^e siècle et la même idée a réapparu à la fin du XX^e, sous le couvert de la génétique.

Dans les mains de Lombroso, le criminel est devenu une espèce particulière d'êtres humains. Il pensait avoir établi que la morphologie, les réactions biologiques et psychologiques de beaucoup de criminels appartenaient à un type d'individu resté en arrière dans l'évolution menant à l'homme, proche encore des sauvages primitifs. On peut reconnaître ces gens en mesurant leurs caractéristiques anthropométriques. Pour Lombroso, les hommes dotés de crânes criminels ne devaient pas être punis pour leurs crimes car ils ne sont pas responsables. Même coupables d'assassinats monstrueux, il ne fallait pas les exécuter. L'anthropologie criminelle a été d'abord un mouvement réformateur visant à améliorer les prisons et la justice.

Les théories biologiques et corporelles des causes du crime ont d'importantes conséquences morales. La responsabilité des criminels est atténuée. Qui plus est, les criminels détenus peuvent utiliser les théories de la criminologie pour atténuer leur sentiment de culpabilité. Voilà les germes d'un effet de boucle.

On pourrait penser que ces idées sont dépassées ou stupides. Pourtant, aujourd'hui encore, la construction des « profils psychologiques » et des « profils criminels » est très à la mode. Pourquoi ce mot « profil » ? La physiognomonie de Lombroso s'occupe au sens littéral des profils des visages et des crânes. Aujourd'hui, le profil criminel est une physiognomonie métaphorique du criminel, qui s'intéresse au mode de perpétration des crimes, aux aspects psychologiques du tueur, à ses goûts morbides, etc. L'effet sur la culpabilité des criminels est très semblable à l'effet de boucle de la fin du XIX^e siècle, que nous venons de mentionner.

L'anthropologie criminelle est un exemple de programme de recherche sur la dégénérescence, au sens de Imre Lakatos, le philosophe des sciences hongrois. Nous avons démontré comment elle se conforme au modèle de Lakatos. Il est frappant de voir comment ce programme s'est transformé en un programme très bien reçu visant à établir que la criminalité a des origines génétiques. On peut dire que le programme est « allotropique » : il prend des formes nouvelles adaptées aux nouvelles sciences de son temps.

Nous relevé également les effets de la normalisation. Karl Pearson et ses associés, comme Charles Goring, ont prétendu que : (1) chaque individu a une tendance ou propension au crime, qu'on peut représenter sur une échelle de 0 à 1. (2) La distribution de cette propension dans la population est « normale » – en forme de cloche. (3) La propension au crime est une tare héréditaire.

Parler de propension criminelle devrait paraître à la fois grotesque et archaïque. Archaïque, non : c'est un discours bien vivant. Ainsi peut-on lire, dans un texte de 1990 : « notre première thèse est que la répartition des individus quant aux traits latents de la propension au crime suit une distribution normale ».

Selon Pearson la population des détenus se caractérise moins par une faiblesse du niveau intellectuel que par l'incapacité sociale. Elle comporte surtout des individus « qui ne ressentent aucune responsabilité sociale ou morale ». Il est convaincu que la personnalité antisociale est un caractère qui se transmet de génération en génération, et qui, dans certains environnements, peut favoriser le crime. De nos jours nous avons des diagnostics psychiatriques très élaborés. Version européenne : « Personnalité Dyssociale » (CID-10. F.60.2). Version américaine : « Trouble Antisocial de la Personnalité » (DSM-IV). Aujourd'hui on ajoute de nouvelles propositions à celles de Pearson : (4) La propension au crime est fortement corrélée avec les troubles psychiatriques comme la personnalité dyssociale ou antisociale. (5) Ces troubles mentaux sont d'origine chimique, comme la baisse anormale du taux de sérotonine. (6) Une telle anomalie chimique est d'origine génétique – c'est l'explication de (3), que la propension au crime est une tare héréditaire.

Un criminel est un individu qui a commis un crime (ou qui est coupable de quelque crime). Ce n'est pas un type ou une espèce de personne. Mais depuis la naissance de la criminologie, le criminel a toujours été considéré comme un type particulier d'être humain. En témoigne le fait que nous prenions soin de parler « du criminel », comme si c'était presque une espèce d'humain, au sens où on peut dire que la baleine est une espèce de mammifère. De même le « comportement criminel » n'est pas simplement le comportement mais aussi une propension. On passe de la violence à l'impulsion, une tendance comportementales relevant de diagnostics psychiatriques : Personnalité émotionnellement labile, type impulsif (CID 10, F60.30) ou Trouble explosif intermittent (DSM III-R). Ce que nous commençons à apercevoir ici, c'est la fabrication d'un type humain biologique ou biologisé. Elle comporte un mélange complexe de critères chimiques, de critères communs et de critères cliniques. Les critères cliniques changent constamment. Nous citons une série d'études réalisées par des chercheurs finlandais qui fabriquent à nos yeux de nouvelles classes de gens.

6. Une nouvelle forme de folie ? Le désir d'être amputé.

Certaines formes de folie constituent un terreau très fertile pour examiner la manière de façonner des personnes et des comportements. Il existe en effet des maladies sans cause connue – du point de vue neurologique ou physiologique – et qui n'apparaissent qu'à des époques et en des lieux donnés. C'est la raison pour laquelle, au

cours de recherches sur les manières de « façonner les gens », j'ai consacré deux livres à deux espèces inhabituelles de folie : la personnalité multiple (*L'Âme réécrite*, 1999), et la fugue (*Les fous voyageurs*, 2002). La première grande vague de personnalités multiples s'est produite en France dans les années 1870. Le phénomène est réapparu aux États-Unis un siècle plus tard, et cette « épidémie » de personnalités multiples a culminé vers 1990. Quant au second syndrome, la fugue ou le voyage aliéné (pathologique), c'est en 1886, à Bordeaux, qu'il a fait l'objet pour la première fois d'un rapport détaillé. Il ne s'agissait pas, dans ce cours, de répéter des études de ce type. Néanmoins, nous avons saisi l'opportunité de présenter un phénomène similaire, et tout à fait nouveau : une mini-épidémie d'un désir d'être amputé. Il ne s'agit peut-être pas de folie, mais tout du moins de désirs et de comportements qui, pour la plupart d'entre nous, paraissent extrêmement étranges.

Pour donner une idée de ce que c'est que d'avoir une telle obsession, nous nous sommes appuyés sur un texte français trouvé sur l'Internet. C'est une déclaration de quatre pages, très émouvante, écrite par un certain Philippe Michel. Mais Philippe Michel, qui recherche la compagnie de personnes qui partagent ses goûts, a été condamné à se trouver des amis aux États-Unis, ou, un peu plus près, dans un club londonien, le *Outsider's Club*. (*Outsider* est le mot anglais par lequel on a traduit le titre du roman de Camus, *L'Étranger*.)

Le chirurgien qui pratique le plus ouvertement des amputations sur les gens qui le demandent travaille en Écosse : c'est le docteur Robert Smith. En 2000 il a publié, avec un coauteur qui éprouve lui-même ce curieux besoin d'être amputé, le premier livre sur notre sujet, *Apotemnophilia*. Néanmoins, le phénomène reste surtout américain, et il est florissant grâce à l'Internet. On peut penser qu'il s'agit de l'une des premières maladies « internautique », pour autant que ce soit une maladie. Ou disons au moins que c'est l'un des premiers cas de ce genre, c'est-à-dire de désir et de comportement profondément déviant ou profondément inhabituel, qui se trouve favorisé par Internet et qui ne serait pas possible, ou qui n'aurait pas la même extension, sans l'Internet.

Un article publié dans une revue médicale en 1983 passe en revue la littérature médicale pour trouver des cas de personnes qui veulent se faire amputer, ainsi que les cas complémentaires qui sont impliqués par le sous-titre de l'article : « le handicap comme préférence sexuelle ». En 1983, on ne trouvait pratiquement rien sur ce sujet, ni dans la littérature médicale, ni dans la littérature « underground ». Certainement, il n'existait pas un type de personne attirée par les personnes amputées. Mais ce type de personne existe aujourd'hui, et il existe un vocabulaire nouveau : trois mots qu'on trouve dans le français courant, et deux mots américains importés en français :

Amputé : au sens ordinaire, mais maintenant utilisé avec une nouvelle connotation de désir – désir pour les amputés ou désir d'être amputé.

« *Devotee* » : quelqu'un qui est émotionnellement ou sexuellement attiré par les amputés. Le mot évoque sans doute l'idée qu'on est « voué » ou « dévoué » aux amputés. Un devotee français écrit : « le terme dévot, qui en est la traduction littérale, nous a toujours semblé trop faible pour décrire nos sentiments, et nos sentiments présentent bien cet aspect quasi religieux qui est suggéré par le terme ».

« *Wannabe* » : (want to be : littéralement « veut être ») – une personne qui souhaite être amputée, qui a l'impression qu'elle n'est pas complète (pas entièrement elle-même) si elle n'est pas amputée.

Prétendant : une personne qui simule un handicap ou l'absence d'un membre (par exemple en repliant une jambe et en marchant avec des béquilles).

Valide : le cas « normal » d'une personne qui a toute son intégrité physique et qui n'est pas *devotee*.

Ces noms sont vraiment importants, comme dans la plupart des exemples de façonner les gens. On découvre sa propre nature, quand on apprend son nom. Les témoignages vont dans ce sens, comme celui de cette jeune femme qui dit avoir « récemment découvert qu'elle était une wannabe » : « Je suis une femme normale, jolie, très active. J'ai toujours eu le sentiment que quelque chose en moi n'allait pas du tout – jusqu'à ce que j'apprenne que ce que je ressentais avait un nom. » Bien entendu, ce sont les *Wannabes* qui vont nous intéresser. Mais ils relèvent d'une culture plus large, tournée vers l'amputation ou « l'amputation naturelle », c'est-à-dire le fait d'être né avec un ou plusieurs membres de moins.

Nous ne sommes pas convaincus qu'il faille considérer l'auto-amputation comme une maladie, mais certaines analyses de notre livre *Les fous voyageurs* pourraient s'appliquer à ce phénomène. J'ai proposé l'idée que les troubles mentaux passagers ont besoin d'une « niche écologique » qui leur permet de survivre, de croître et de s'épanouir. Si étonnant que cela paraisse, la structure des deux niches écologiques, l'une pour la fugue et l'autre pour l'amputisme, sont très semblables.

Nous avons caractérisé une niche par un certain nombre de « vecteurs », dont le plus curieux se situe entre les deux pôles du vice et de la vertu – les vertus qui sont prisées dans la société concernée à l'époque considérée, et les vices qui sont craints. Par exemple, l'épidémie de fugue s'est produite au moment même où le tourisme de masse des classes moyennes connaissait un formidable développement (avec voyages organisés, clubs cyclistes, centres de villégiature, et cartes postales à envoyer depuis son lieu de vacances). Le tourisme était valorisé, on l'enviait, on le recherchait. Une vertu. À la même époque, on voit se développer une crainte

très vive du vagabondage. En France, on adopte des lois drastiques à ce sujet en 1885, l'année qui précède la vague des fugues. Cela traduit la grande peur du vagabondage, le vice. Est-ce qu'on retrouve une opposition analogue entre vertu et vice, dans le cas de la vague actuelle de la sous-culture liée à l'amputation ? A l'évidence, l'aspect vertueux concerne la très grande publicité donnée aux transplantations d'organes, qui sont présentées comme une avancée thérapeutique considérable – une vertu. Côté peur du vice, on a les opérations qui permettent de changer de sexe. Changer de sexe apparaît toujours comme un affront fait aux bonnes mœurs. C'est une chose qui fait peur, et les gens « normaux » qui rencontrent par hasard ce monde des transsexuels sont souvent très choqués de ce qu'ils y voient.

Nous avons trouvé dans le cas de l'amputisme tous les vecteurs que nous avons définis pour caractériser les troubles mentaux passagers (la polarité vertu-vice, la taxinomie médicale, l'évasion, et l'observabilité). La question de l'observabilité est d'un grand intérêt. Dans le cas de la fugue, un puissant système de surveillance et de détection avait été mis en place. Les fugueurs français devaient avoir des papiers s'ils voyageaient loin. On avait établi des contrôles systématiques, de crainte que les gens ne désertent ou ne répondent pas à l'appel. On ne pouvait pas simplement vagabonder dans toute l'Europe sans être remarqué par les autorités. Pour qu'une forme de comportement soit considérée comme un trouble mental, il faut qu'elle soit étrange, perturbante et remarquée. C'est le vecteur d'observabilité de la niche de la fugue. Et pour l'auto-amputisme ? Ce trouble était presque invisible. Maintenant, sur Internet, il suffit de taper des mots comme « wannabe », « amputé » etc., et l'on trouve des liens. Internet est essentiel pour que les *wannabes* puissent s'affirmer, gagner une confiance en eux-mêmes, mais il les rend visibles. L'effet de boucle agit par l'Internet, parce que c'est dans le cyberspace que les internautes *wannabes* façonnent et renforcent leurs désirs, créent un stéréotype du *wannabe*, et c'est là qu'ils recherchent également les chirurgiens qui acceptent de remodeler le corps par amputation.

Incorporation des idées d'Erving Goffman (§ 3 du résumé du cours).

La première hypothèse du cours est que nos classifications des gens interagissent avec les gens que nous classons. Les classifications des gens sont « interactives ». Nous n'avons pas donné d'explication adéquate des conditions sociales de ces prétendues interactions. Nos illustrations sont tirées de la réalité sociale et scientifique. Néanmoins leur présentation a été trop philosophique et trop abstraite, comme si ces interactions avaient lieu dans un espace logique. Or, ce n'est pas le cas : elles ont lieu dans un espace institutionnel et social.

Par conséquent, nous ne pouvions ignorer les approches sociologiques de ce que nous appelons « façonner les gens ». Pour nous Erving Goffman se présente comme l'« idéal-type » ou le « type idéal » (au sens de Max Weber) d'un sociologue qui produit de telles analyses. Deux précédentes leçons ont été consacrées à la criminologie et aux théories chimiques et génétiques du comportement criminel. Notre chemin, qui veut passer de l'illustration du comportement criminel à la sociologie, fait un détour par la prison ou du moins, pour reprendre le terme de Goffman, par « l'institution totale ». « On peut définir une institution totale comme un lieu de résidence et de travail où un grand nombre d'individus, placés dans la même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une vie recluse dont les modalités sont explicitement et minutieusement réglées. » Exemples : la caserne, l'abbaye, l'internat, etc., et les institutions qui sont les sites des recherches de Goffman, l'asile et la prison. D'après Goffman « ces établissements ... sont, dans nos types de sociétés, des lieux de coercition destinés à changer les gens. » Destinés, ajouterons-nous, à les façonner.

Sur les institutions totales, un autre nom fait référence : celui de Michel Foucault. *Histoire de la folie à l'âge classique* et *Naissance de la clinique*, traitent de l'asile. *Surveiller et punir : naissance de la prison*, parle de la prison. L'œuvre de Foucault et celle de Goffman sont complémentaires. Foucault nous donne une histoire du présent. Comment en sommes-nous arrivés à des institutions totales ? Goffman analyse la manière dont les institutions totales créent un type particulier de « face-à-face ». Pour bien se rendre compte de ce que c'est que façonner les gens, il faut prendre en compte aussi bien l'archéologie de Foucault que la sociologie interactionniste de Goffman.

Nous avons présenté brièvement l'école (ou les écoles) sociologique(s) de Chicago, et « l'interactionnisme symbolique » dont Goffman était un des héritiers. Le projet de George Herbert Mead est de comprendre la socialisation d'un individu. Chez Mead, dans la conception de l'individu humain évolué, l'essence d'une femme ou d'un homme est constituée par leurs rôles, leurs interactions, et même leurs gestes. Ainsi, les sociologues de Chicago ont posé les grandes lignes d'une théorie sur ce que c'est que façonner les gens.

Le livre de Goffman intitulé *Stigmate* est une étude générale portant sur les manières de stigmatiser des individus comme « anormaux ». En fait, le mot « normal » revient très souvent dans le livre, et s'oppose à « stigmatisé ». Dans ce texte de 1963, Goffman dresse une liste de stigmates qui proviennent « d'un ensemble répertorié mêlant troubles mentaux, incarcération, addiction, alcoolisme, homosexualité, chômage, tentatives de

suicide et comportement politique radical. Les personnes stigmatisées sont celles qui sont jugées déviantes dans un contexte donné. C'est une généralisation à partir de la notion plus limitée de comportement déviant, c'est-à-dire de comportement sanctionné par les normes sociales, et souvent consigné formellement dans la loi – criminalité, délinquance juvénile, suicide, prostitution. On retrouve précisément la même liste de classes de gens, au début du dix-neuvième siècle, au moment de la création d'une nouvelle science, la sociologie. Depuis lors, la sociologie n'a pas cessé de s'intéresser aux déviants. Et la plupart de nos illustrations, dans les leçons 3-11, concernent des « déviants ».

Stigmaté est en rapport étroit avec un autre descendant de l'interactionnisme symbolique, la théorie de l'étiquetage (*labeling theory*), auquel il apporte, à mon sens, des améliorations. Cette théorie, également créée à Chicago, affirme que la déviance n'est pas une manière de se comporter, mais un nom apposé sur quelque chose. C'est une étiquette. La déviance n'est pas quelque chose d'inhérent à un comportement, mais le résultat de la manière dont des individus ou leurs comportements sont étiquetés. Le processus qui conduit à faire un criminel est dans cette théorie un processus qui consiste à étiqueter, à séparer, à décrire, à accentuer, à rendre conscient et conscient de soi ; cela devient une manière d'accentuer et de susciter les traits mêmes dont on se plaint. Nous sommes donc ici en présence d'une conception de la déviance qui fait preuve d'un nominalisme exceptionnel. Et c'est très clairement une autre vision de la manière de « façonner les gens ». Qualifier le comportement d'un adolescent de délinquance juvénile, le qualifier de délinquant, fait partie de ce qui fait de lui un délinquant.

La théorie de l'étiquetage était trop simpliste pour Goffman (et pour nous). Goffman a eu des mots très acerbes sur l'idée et même sur le mot « déviant ». Il ne croit pas que la catégorie « déviant » elle-même soit utile. Il adopte un nominalisme ironique, qui affirme que certaines catégories d'individus – et peut-être beaucoup d'entre elles – sont créées par les sociologues, criminologues, et psychologues. Elles n'existent pas jusqu'au moment où elles sont définies et étudiées. Souvent, ces catégories ont des effets sur les individus. Il ne s'agit pas nécessairement d'effets directs, liés à la simple connaissance par les sujets de la manière dont ils sont classifiés. L'effet peut aussi être indirect, quand les classifications sont incorporées dans la formation ou les règles des institutions, par exemple les institutions pénales. Je pense que la plupart des criminels n'ont aucune connaissance des classifications des criminologues. Il n'y a pas d'effet de boucle directs. Mais il y a des effets indirects liés à l'interaction avec les institutions, et aux rôles qui sont créés en prison ou dans le milieu des anciens détenus.

Cette observation est pertinente pour les classifications de type III dans notre liste : les classifications inaccessibles, comme celle de l'autisme infantile. Apparemment, les enfants autistes ne peuvent pas, par définition, connaître et comprendre leur classification, ni a fortiori interagir avec elle. Mais dans notre monde de bureaucraties pédagogique et psychologique, les enfants autistes sont intégrés dans des pratiques institutionnelles. Les interactions, et les effets de boucle, se produisent au niveau institutionnel, souvent dans des institutions quasi-totales.

L'œuvre d'Erving Goffman est un très bon point de départ pour une compréhension systématique du façonnement des gens au jour le jour. Le concept de rôle dans des interactions en face-à-face est très utile. Il faut aussi réfléchir à l'internalisation des rôles. Certains rôles deviennent presque une partie du corps. On pense à l'*habitus* de Pierre Bourdieu. On peut se risquer à dire que les classifications de soi-même se trouvent presque incarnées dans ce processus, que l'individu se les incorpore. Ensuite, la classification et son incarnation dans le rôle deviennent une partie de son essence.